

## Section I

(*Supplément au Voyage de Bougainville*, p. 37-38)

A. – Ô Aotourou, que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes compatriotes ! Que leur diras-tu de nous ?

B. – Peu de choses et qu'ils ne croiront pas.

5 A. – Pourquoi peu de choses ?

B. – Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucuns termes correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. – Et pourquoi ne le croiront-ils pas ?

10 B. – Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur que de nous croire si fous.

A. – En vérité ?

15 B. – Je n'en doute pas. La vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées ! L'Otaïtien touche à l'origine du monde et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépît. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses, entraves qui  
20 ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

A. – Est-ce que vous donneriez dans la fable d'Otaïti ?

25 B. – Ce n'est point une fable, et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le Supplément de son Voyage.

A. – Et où trouve-t-on ce Supplément ?

B. – Là, sur cette table.

30 A. – Est-ce que vous ne me le confieriez pas ?

B. – Non, mais nous pourrions le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. – Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe et l'azur du ciel qui commence à paraître. Il semble  
35 que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses. Il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue.

B. – Tenez, tenez, lisez. Passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefs de l'île  
40 à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A. – Comment Bougainville a-t-il compris ces adieux prononcés dans une langue qu'il ignorait ?

B. – Vous le saurez.

## INTRODUCTION

---

### **Situer le passage**

Un jour de brouillard, deux personnages anonymes A et B discutent à propos du *Voyage autour du monde* de Bougainville. B, qui est le porte-parole de l'auteur et le représentant des Lumières, vante à son interlocuteur sceptique\* le bonheur des Tahitiens. Il évoque en particulier le jeune Tahitien Aotourou que Bougainville a ramené avec lui et qui n'a pu supporter les contraintes de la vie en France.

### **Dégager les axes de lecture**

La comparaison entre la vie parisienne et la vie tahitienne s'exerce en faveur de cette dernière. Le point de vue adopté est celui du Tahitien, ce qui donne lieu à une leçon de relativisme pour le lecteur. Mais la présence de A permet de tempérer l'enthousiasme de B en posant le problème de la vérité, qui va peser sur l'ensemble de l'œuvre.

## **PREMIER AXE DE LECTURE**

---

### **UNE LEÇON DE RELATIVISME**

---

#### **L'œil du sauvage**

L'adoption d'un point de vue extérieur pour juger la société française est un procédé courant dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle. Regarder la France avec l'œil du Persan comme Montesquieu ou avec celui du Huron comme Voltaire permet un recul critique par rapport à nos propres usages. «Que leur diras-tu de nous ?», demande A en pensée au Tahitien Aotourou. Le simple fait de déplacer le regard sur «nous» est déstabilisant, étant donné que, d'ordinaire, c'est le sauvage qui est l'objet de la curiosité de l'homme civilisé.

Mais la méthode ici est plus sophistiquée. Elle est doublement indirecte, puisque non seulement c'est le point de vue de Aotourou qui est adopté, mais en plus il est filtré par le personnage B. En effet, la question de A s'adresse bien à Aotourou mais, en son absence, c'est B qui répond à sa place. Cette double médiation du propos rend évidemment le jugement porté sur la société française doublement subjectif et donc extrêmement sujet à caution.

Elle fait en tout cas apparaître clairement que c'est en fait l'auteur qui parle à travers ses personnages, B évidemment mais aussi Aotourou.

#### **Une théorie linguistique et philosophique**

Derrière l'apparent décousu de la conversation se dessine une théorie, comme le montrent le passage du «tu» («tu seras content», «diras-tu») au «il» («il n'entend rien», «il n'y voit») et l'emploi de l'article généralisant «l'» («l'Otaïtien»). Dans le cours de la conversation, on est passé de l'individu Aotourou au Tahitien en général. Si dans un premier temps, en effet, c'est le cas d'Aotourou qui fait l'objet de la réflexion de A et B, très rapidement son exemple particulier est dépassé et c'est de l'ensemble de son peuple qu'il s'agit.

Cette théorie est à la fois d'ordre linguistique et d'ordre philosophique. D'une part, il y a l'idée d'une stricte adéquation entre le lan-

gage et la pensée : l'homme ne peut, semble-t-il, penser qu'en fonction du nombre de mots dont il dispose. D'après cette conception du langage, le Tahitien, qui possède peu de mots, a forcément une pensée limitée. D'autre part, à travers ce texte, s'exprime une vision évolutive des sociétés, dont le développement est semblable à celui des individus. Diderot, comme nombre de ses contemporains, a une conception organique du corps social. Pour lui, les sociétés réagissent à la manière des organismes animaux, de l'enfance à la dégénérescence, en passant par l'âge mûr. Dans ce système politique, les sociétés sauvages sont jeunes et de ce fait manquent de maturité. D'où la présence dans le texte de plusieurs négations qui marquent l'impuissance du trop jeune Tahitien, telles que « il n'entend rien » et « il n'y voit que ». En revanche, selon Diderot, les sociétés civilisées sont trop mûres et par conséquent déjà entrées dans un processus de décrépitude.

Au moment où il écrit le *Supplément au Voyage de Bougainville*, c'est-à-dire à la fin de la période encyclopédique et juste avant son séjour en Russie, Diderot pense qu'une société avancée mais pas trop vieille comme celle des Russes pourrait représenter la société idéale. C'est sans doute mû par l'espoir d'œuvrer dans ce sens qu'il décide d'accepter en 1773 l'invitation de la tsarine à séjourner à Saint-Pétersbourg. Mais le résultat ne sera pas à la hauteur de son rêve de despotisme éclairé\*. Catherine II ne sera pas ce monarque philosophe que l'auteur de l'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie* appelait de ses vœux<sup>1</sup>. Malgré les leçons journalières du philosophe, elle reste une souveraine autoritaire, qui maintient le servage sur ses terres et refuse d'accomplir les réformes proposées par son hôte pour le bonheur de son peuple.

---

1. Après avoir rappelé la remarque de l'empereur Antonin, qui vantait le bonheur d'un peuple sous un roi philosophe, Dumarsais écrivait : « Le vrai philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse, les mœurs et les qualités sociables. Entez [greffez] un souverain sur un philosophe d'une telle trempe, et vous aurez un parfait souverain. »

## DEUXIÈME AXE DE LECTURE

---

### UNE INCITATION À LA VÉRITÉ

---

#### **Fable et vérité**

L'exagération de *B* au sujet de la supériorité des mœurs tahitiennes n'échappe pas à *A*, qui pose un problème de fond, celui de la véracité des faits. « En vérité ? », demande-t-il, étonné par la critique que *B* fait de nos mœurs. Et surtout il l'accuse directement d'affabulation : « Est-ce que vous donneriez dans la fable de Tahiti ? » Grâce à l'intervention de ce contradicteur, l'auteur évite de s'enfermer dans un discours univoque\* et dogmatique\*, même si *A* n'hésite pas à admettre que *B* a raison : « Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses. » Le scepticisme\* de *A* ouvre la voie à la libre discussion et l'auteur prend, grâce à son intervention, un sain recul critique par rapport à ses propres convictions. Le lecteur est ainsi invité à sortir de ses certitudes sans pour autant tomber dans l'illusion.

En même temps, l'auteur soumet son texte au jugement critique du lecteur, représenté par *A*. Il met en place une procédure de vérification typique des Lumières. L'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie* (rédigé par le philosophe grammairien Dumarsais mais revu et corrigé par Diderot) recommandait à ce sujet de ne pas confondre la vérité avec la vraisemblance et de « prend[re] pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable ». C'est indéniablement cette attitude critique qu'adopte *A*.

Diderot, enfin, est confronté ici à des difficultés qu'il rencontre fréquemment dans ses écrits romanesques. Il a à régler, en tant qu'auteur de fiction, la question de la vraisemblance du récit : comment Bougainville a-t-il pu comprendre les adieux de ce Tahitien dont il ignorait la langue ? Mais aussi : comment se fait-il que ce sauvage s'exprime si bien ? Il prévient ces deux objections en imaginant un traducteur au vieillard, qui n'est autre qu'Orou (p. 48), et en prêtant une grande éloquence à « ces gens-là ».

## Mise en abyme

Afin d'authentifier son texte, l'auteur exhibe un «Supplément» au récit de voyage de Bougainville. Le supplément était un genre utilisé au XVIII<sup>e</sup> siècle pour apporter un complément ou une critique à une relation de voyage ou un rapport scientifique. Mais ici il s'agit d'un document qui relève de la pure fiction littéraire. Cela nous invite d'emblée à ne pas prendre trop au sérieux les propos échangés à son sujet, même si finalement la fiction s'avérera aussi probante qu'un texte de l'*Encyclopédie*<sup>1</sup>.

Troublante aussi est l'expression qui sert à écarter le préambule de ce «Supplément» : «B. – Tenez, tenez, lisez. Passez ce préambule qui ne signifie rien.» Par cette ellipse, l'auteur se dispense de donner au lecteur les garanties de véracité que ce préambule pouvait contenir et il souligne par opposition le caractère signifiant des adieux qui vont suivre : si l'on maintient la lecture de ce passage-là, c'est que, lui, a un sens.

Diderot, enfin, met en place, dans cette section inaugurale, les données du débat qui s'engage. Au moyen de la retombée du brouillard, il annonce clairement les rôles respectifs d'élève et de maître que vont jouer A et B au cours du dialogue : de même qu'il admet qu'il s'est trompé sur l'évolution du brouillard, A reconnaît sans réserve la «supériorité» de B dans la discussion.

Si la mise en abyme\* par laquelle l'œuvre s'évoque elle-même à son début nous laisse perplexe, elle n'en est donc pas moins éclairante sur les intentions de l'auteur, qui affiche sa volonté de faire fi de la logique et de la vraisemblance au profit du sens, de l'idée.

---

1. Anthony Strugnell fait remarquer que «Diderot cherchait, à travers le *Supplément au Voyage de Bougainville*, [...] à faire ressortir la logique inhérente et la vérité globale de la colonisation, en suppléant par son imagination à l'élément qui manquait le plus souvent aux sources livresques auxquelles il était obligé de se fier, le point de vue de l'autre, du colonisé» («Fable et vérité dans les écrits de Diderot sur le colonialisme», in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 30, avril 2001, p. 35).

## CONCLUSION

---

Dans la voie ouverte par Montaigne, Diderot évoque un sauvage confronté à la société française. Comme son prédécesseur, il l'utilise pour critiquer les mœurs européennes. L'un comme l'autre se réfèrent à un épisode réel : la venue de trois cannibales à Rouen en 1562 est attestée par les historiens et le séjour d'Aotourou à Paris est rapporté par Bougainville. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Diderot va plus loin que Montaigne. L'aventure d'Aotourou sert de tremplin à son imagination. Elle débouche sur un dialogue imaginaire entre le Tahitien et les siens, qui aboutit à son tour à un exposé théorique sur l'état sauvage. Du cas particulier d'Aotourou, *B* passe à la catégorie générale du Tahitien pour l'opposer à l'Européen. Il ouvre ainsi, dans ce texte inaugural, le débat qui va se dérouler tout au long du *Supplément au Voyage de Bougainville* sur les mérites respectifs des sociétés tahitienne et européenne. Mais si *B* fait pencher la balance du côté du sauvage, le lecteur est déjà prévenu grâce à *A* qu'il faudra dans la discussion raison garder et ne pas tomber « dans la fable d'Otaïti ».